



Bounrakou

C'est le nom du théâtre de marionnettes d'Osaka, d'où est sorti le drame moderne, dit Kabuki. La marionnette c'est le masque intégral et animé, non plus le visage seulement, mais les membres et tout le corps. Une poupée autonome, un homme diminutif entre nos mains, un centre à gestes. La marionnette n'est pas comme l'acteur humain prisonnière du poids et l'effort, elle ne tient pas au sol, elle manoeuvre avec une égale facilité dans toutes les dimensions, elle flotte dans un élément impondérable comme un dessin dans le blanc, c'est par le centre qu'elle vit, et les quatre membres avec le tête, en étoile autour d'elle, ne sont que ses éléments d'expression, c'est une étoile parlante et rayonnante, interdite à tout contact. Les Japonais n'ont pas essayé de la faire marcher, c'est impossible, elle n'a pas de rapport avec la terre, elle est fixée comme sur une tige invisible et tire la langue de tous les côtés. La jambe et le pied ne sont plus simplement des moyens d'avancement et de support, mais l'instrument et le ressort de toutes les attitudes, démarches et intrications spirituelles, ce qui nous exprime l'inquiétude, l'élan, la résistance, le défi, la fatigue, le réveil, l'envie de partir ou de rester.

Regardez voir, on l'a monté pour que vous voyiez mieux ! Regardez ce petit bonhomme, il fait tout ! Regardez ce monsieur et cette dame en l'air, toute la vie au bout de bâton ! Et nous autres par derrière, comme c'est amusant, bien caché, de faire exister quelqu'un ; de créer cette petite poupée qui se peint par les deux prunelles dans l'âme de chaque spectateur, qui s'y promène et qui s'y démène ! La seule chose qui bouge au milieu des rangs l'un derrière l'autre de ces spectateurs immobiles et dont ce petit farfadet est comme l'âme endiablée ! au milieu de toute cette attention enfantine la déflagration de ce diable de petit feu d'artifice !

La marionnette japonaise n'est pas de celles qui n'ont rien que la main au bout de mon bras pour corps et pour âme. Elles ne brandissent pas non plus fragilement au bout de quelques fils, comme quelqu'un que soulève et tour à tour lâche et reprend une destinée incertaine. L'animateur les manoeuvre de tout près coeur à coeur et ça saute si fort qu'on dirait que ça va lui échapper. Il n'y a pas qu'un seul animateur, il y en a deux, parfois trois. Ils n'ont pas de corps ni de figure, ils sont vêtus d'un fourreau noir, les mains et le visage voilés de noir. La poupée est l'âme collective de ce lambeau d'ombre, de ce groupe de conspirateurs dont on oublie bientôt l'existence. On ne voit plus, comme des hachures autour d'un dessin, que cette espèce de noir crachant sur lequel se détache dans ses vêtements rouges et blancs ou en or le petit seigneur majestueux ou frénétique. Le dialogue est celui de deux étoiles, chacune derrière elle traînant son groupe agglutiné d'invisibles inspireurs.

À droite, accroupis sur une espèce de tribune, entre deux cierges, il y a deux hommes en costume spécial, celui qui raconte et qui parle et le préposé à l'émotion. Le premier a devant lui un pupitre sur lequel est déposé le libretto, et les acteurs de bois qui au milieu de leur tas noir obéissent non pas comme chez nous à des mains et à doigts mais à un conciliabule de coeurs s'unissant à ce qu'il dit ; c'est quelque chose qui se détache du livre et qui s'en approprie du langage ; nous ne sommes plus en présence d'interprètes mais du texte même. Le second choriste tient la guitare à long manche japonaise, le shamisen de peau blanche, d'où il tire de temps en temps, au moyen d'un plectre d'ivoire, quelques sons, sans doute assez semblables à ceux de la lyre antique. Mais de plus il est à lui seul tout un choeur à bouche fermée. Il n'a pas droit à la parole, il n'a droit qu'au gémissement et à l'exclamation, et à ce bruit animal et sans lettre qui vient directement de la poitrine et de l'opposition au souffle de nos divers anches et soupapes. Il interroge, il est content, il est inquiet, il souffre, il désire, il est en colère, il

THE PUPPET RING



a peur, il réfléchit, il grogne, il pleure, il raille, il injurie, il soupçonne, il insinue, il rugit, il caresse. Sa fonction est d'amorcer le public. Il est à lui seul tout le public qui fait oh ! et ah !* Il ne lui manque que sa parole.

* Il y a dans la littérature japonaise une expression : connaître la Ahité des choses (mono no aware woshiru), cela dans toutes les choses, qui fait AH !

Lettre au professeur Miyajima

Tokyo, le 17 novembre de 1926.

Mon cher Miyajima,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt les études que vous avez consacrées à l'art magnifique de la marionnette japonaise, tel qu'il est pratiqué à Osaka au théâtre de Bounrakou. Vous savez quelle admiration il m'inspire et je vous suis reconnaissant de m'avoir fourni l'occasion de l'exprimer. L'acteur vivant, quel que soit son talent, nous gêne toujours en mêlant au drame fictif qu'il incorpore un élément intrus, quelque chose d'actuel et de quotidien, il reste toujours un déguisé. La marionnette au contraire n'a de vie et de mouvement que celui qu'elle tire de l'action. Elle s'anime sous le récit, c'est comme une ombre qu'on ressuscite en lui racontant tout ce qu'elle a fait et qui peu à peu de souvenir devient présence. Ce n'est pas un acteur qui parle, c'est la parole qui agit. Le personnage en bois incarne la prosopopée. Il nage sur une frontière indéfinie entre le fait et le récit. L'assistance en lui voit tout ce que le vociférateur à son pupitre raconte, soutenu par le shamisen, cet instrument qui donne la vibration des nerfs pincés, et par ce camarade à son côté qui par ses cris inarticulés et ses grognements traduit non seulement l'émotion de la scène, mais le désir d'exister, l'effort pour revivre de l'être imaginaire. La marionnette est comme un fantôme. Elle ne pose pas les pieds à terre. On ne la touche pas et elle ne sait pas toucher. Toute sa vie, tout son mouvement lui vient du cœur et de ce conciliabule mystérieux derrière elle d'acteurs masqués ou non, de cette fatalité collective dont elle est l'expression. La réalité a été si habilement divisée que l'histoire se passe entièrement dans l'imagination et le rêve, sans le support d'aucune matérialité désobligeante. Par d'autres moyens le Jorori arrive au même résultat que le Nô.

Je souhaite que mes compatriotes assistent aussi nombreux que possible au spectacle émouvant du Bounrakou.

Croyez, je vous prie, mon cher Miyajima, à mes sentiments les plus sincères et dévoués.

Paul Claudel